Pour citer cet article :

Guyomarc'h (Jacques), [Réponse au questionnaire sur les « pervers »], *Rééducation*, n°24 spécial « Les pervers », juin-juillet 1950, p. 56-59.





NOTES LIMINAIRES

Ce numéro est entièrement consacré aux « pervers ». Tout le monde se sert de ce terme parmi les divers spécialistes de l'enfance délinquante. Le mot se trouve sous la plume du psychiatre, du psychologue, du criminologue et du pédagogue. Il paraissait donc intéressant de demander aux uns et aux autres ce qu'ils entendaient par ce terme. Le médecin doit-il s'en servir dans son diagnostic? Entre-t-il dans la description du profil psychologique d'un mineur? Le juge des enfants doit-il renoncer à prendre en présence d'un « pervers » une mesure éducative pour édicter une mesure pénale ou de défense sociale? L'éducateur doit-il considérer un tel sujet comme inéducable et se cantonner envers lui dans une méfiance systématique? De telles questions intéressent tous ceux qui participent à la rééducation des mineurs.

Fidèles à notre principe, nous avons interrogé aussi bien des médecins réputés que des juges des enfants et des éducateurs.

Le Docteur Bize a consacré aux lecteurs de « Rééducation » une part importante de son temps pour rédiger une étude d'introduction en vue de donner un tableau d'ensemble des plus complets et des plus nuancés. Nous tenons à l'en remercier tout particulièrement.

Un questionnaire comprenant les sept questions suivantes a été adressé aux personnalités diverses dont nous publions les réponses :

- 1° Dans quel cas un mineur doit-il être déclaré pervers ? Décrivez « des pervers » que vous avez connus Caractéristiques Signes cliniques Eléments de diagnostic ;
- 2° Existe-il selon vous une perversité constitutionnelle distincte d'une perversité acquise ? Par quoi ou comment les distinguez-vous ? Exemples.
 - 3° Que faut-il entendre par « terrain pervers » ?

- 4° Par rapport à quelles normes appréciez-vous les pervers (morale commune droit morale naturelle médecine, etc...) ?
- 5° Peut-on rééduquer un pervers ? Le terme pervers a-t-il une signification définitive ?
- 6° Existe-t-il une méthode médicale ou pédagogique pour traiter un pervers?
- 7° Vous paraît-il opportun d'utiliser le terme « pervers » ? N'est-ce pas une étiquette dangereuse ?
 - 8° Remarques supplémentaires.

La plupart des personnes consultées nous ont répondu et ont ainsi accepté de mettre leur science et leur expérience au service de l'enquête entreprise. Nous les remercions bien sincèrement au nom de tous nos lecteurs.

M. Jacques GUYOMARC'H

Secrétaire général de la Fédération Bretonne pour la Sauvegarde de l'Enfance et de l'Adolescence, Directeur du centre d'observation de la Prévalaye

Ci-joint le simple récit d'un cas exceptionnel. Je pense que son intérêt peut résider dans la conception morale que l'on peut avoir de la perversité. Je pense, en effet, que cette notion de perversité ne relève pas nécessairement et exclusivement d'un diagnostic médical ou psychiatrique, mais que l'éducateur peut avoir l'occasion de la découvrir en s'appuyant sur des données purement affectives et morales.

Je crois fermement à la définition pratique que je me suis donnée du pervers: l'être inaccessible à l'amour et à la crainte, ayant une prédilection pour le mal, le recherchant avec raffinement, y poussant les autres et s'écartant pour en jouir, jamais meneur mais toujours instigateur, l'éminence grise du mal.

Dans le cas décrit, je considère que le terme pervers a une signification définitive; tel le garçon était avant d'entrer chez nous, tel il est resté pendant son séjour, tel il est reparti, tel il restera, à moins d'un événement qui, pour moi, tiendrait au miracle et qui, de toute manière, échappe pour le présent à tout ce que la médecine ou l'éducation pourrait mettre en œuvre.

J'ai intitulé ma communication: « Je l'ai baptisé pervers », car, pour moi, peu importe le terme, ce qui compte, c'est son contenu. Etymologiquement, le pervers est un être qui s'est « détourné » du bien, quelles que soient les causes de ce détournement.

J'ajoute, pour terminer, qu'il est bien difficile de décrire le comportement d'un enfant avec lequel on a vécu au jour le jour pendant des mois. Comme le disait très justement M. SINOIR dans son article sur « L'utilité et les limites de l'observation », ce travail doit allier « la science et la littérature ». Je ne suis ni homme de science ni écrivain et n'ai pour m'exprimer que les mots que le cœur et la raison dictent à celui qui, pour obéir à une vocation profondément ressentie, essaye du mieux qu'il peut d'être un éducateur.

Je l'ai baptisé « pervers »

P..., avait 13 ans. Orphelin de père et de mère, il avait été élevé par ses sœurs et avait passé trois ans dans un orphelinat religieux. Deux mois avant son entrée au centre, il avait été placé dans une ferme. Ce placement fut interrompu par la disparition de la montre du fermier dont il fut accusé. Il prétendit avoir jeté cette montre dans la rivière voisine. La famille le plaça chez nous et le fermier accepta,

non sans mal, de ne pas porter plainte. Les sœurs de P... avaient une admiration profonde pour leur jeune frère et elles étaient prêtes à tout faire pour éviter le déshonneur d'une instance judiciaire.

Trois semaines après son entrée au centre, je constate un jour la disparition de mon porte-monnaie sur mon bureau. Mes soupçons se portent finalement sur le jeune P... qui était resté seul dans mon bureau pendant une demi-minute environ. Interrogé par ma femme, il nie énergiquement. Trois quarts d'heure environ après le début de l'entretien, ma femme et lui reviennent dans mon bureau. Ma femme lui demande s'il se souvient de ce qu'il y avait sur mon bureau quand il y était venu. Avec une précision étonnante, il énumère la place de chaque chose, n'oublie rien, mais, détail curieux, il intervertit la couleur de mon porte-monnaie et de mon portefeuille. Au bout d'une heure et demie, il avoue, lassé par l'insistance des questions, et nous conduit à l'endroit où il avait caché le porte-monnaie. Il avait placé ce dernier sur une petite murette à peine plus haute qu'une personne près de la porte d'un des bâtiments où passaient sans cesse les garçons et le personnel de la maison.

Je le vois ensuite et je décide avec lui que l'incident est clos et demeurera secret entre nous puisqu'il a tout de même eu le bon mouvement d'avouer.

Dans les jours qui suivent, de nouveaux vols ont lieu: vols à la cuisine, vols de cigarettes à un éducateur, vol de biscuits. Il en est l'auteur de toute évidence mais, cette fois, des complices interviennent; il n'est plus seul en cause.

Je pense à ce moment qu'il vaut mieux agir par la douceur. Il est d'ailleurs là depuis peu de temps, est très renfermé, parle peu; il faut éviter de le buter et de le fermer définitivement. Ce garçon de treize ans a, de plus, une bonne tête ronde et joufflue qui appelle la sympathie, une figure d'ange, à tel point d'ailleurs que chaque fois qu'un visiteur vient dans la maison, j'entends une réflexion sur ce garçon: « Chez vous, ils ne sont pas tous méchants..., le petit, là-bas!...».

Ma méthode de douceur ne réussit guère. Les vols continuent. Je pense qu'il faut aider ce garçon qui obéit peut-être à une impulsion dont il n'est pas maître et je décide, après un entretien avec lui, qu'il viendra me trouver chaque soir pour me dire: « Je n'ai rien volé aujourd'hui...». Il obéit strictement à la consigne et, tous les jours, il vient au bureau où, avec timidité, il prononce la phrase rituelle. Je m'aperçois rapidement que je ne suis pas sur la bonne voie car, malgré cela, les vols continuent et il est difficile de prouver sa culpabilité car il agit avec beaucoup d'habileté.

Quelques jours plus tard, un pain de six livres disparaît de la cuisine. Les soupçons se portent à nouveau sur lui. Il avait, en effet, demandé à un camarade de lui donner une tartine de pain et il avait ajouté: « Je te la rendrai demain parce qu'on doit m'apporter un pain de six livres ». Interrogé, il nie énergiquement et, pendant tout l'entrien, il ne dira que: « Ce n'est pas moi ». Il sera impossible de lui

tirer un seul autre mot. Je sens visiblement qu'il se réfugie dans cette attitude de négation pour être sûr de ne pas se trahir. Je lui rappelle l'histoire du porte-monnaie. J'ai l'impression, quand je lui en parle, qu'il s'en veut d'avoir eu ce jour-là la faiblesse d'avouer et qu'aujour-d'hui il est bien décidé à ne pas faiblir. Plus je lui parle, plus je sens la preuve morale de sa culpabilité. Je lui déclare finalement que ce serait trop facile de nier pour ne pas être considéré comme coupable. Je lui précise qu'étant donné son refus systématique de ne me donner aucune explication pour justifier son innocence, je me considère délié du secret tenu au sujet du porte-monnaie et qu'il sera déclaré coupable devant ses camarades auxquels je raconterai la « vieille » histoire de ce porte-monnaie pour les convaincre de ce dont il est capable. Je le sens « bouillir » intérieurement : « Ce n'est pas moi! ce n'est pas moi!... ». L'effet sur ses camarades est considérable et leur réaction prouve que je ne me suis pas trompé.

Le lendemain, contrairement à une habitude bien établie chez lui, il travaille presque avec ardeur, ce qui surprend ceux qui connaissent sa paresse légendaire. Dix jours plus tard, il fugue avec deux camarades. Cette fugue semble expliquée par le fait qu'il s'est rendu compte que je me refusais à avoir des illusions sur lui et que je le connaissais trop bien. Il est rattrapé malgré l'emprunt d'une fausse identité et d'une fausse histoire.

P... connaît l'art de mettre le feu aux poudres. Quand il juge le moment dangereux, il est loin..., admirant son travail. Lorsque, les deux mains dans les poches, sautillant d'un pied sur l'autre, il tourne autour d'un éducateur en sifflotant, c'est qu'il y a quelque chose dans l'air..., qu'il s'est passé ou qu'il va se passer quelque chose auquel il n'est pas étranger. Il attend, indifférent, semble-t-il, la réaction. S'il y a un coup dur, il ignore tout, il ne sait rien, « même qu'il était aux cabinets à ce moment-là!...».

Un éducateur, passant près d'un groupe de garçons qui discutent, entend cette réflexion de P...: « Ah! j'en ai assez; quand il y a des histoires ,je suis toujours dedans!...».

Au travail, s'adressant à un éducateur : « R..., y fait que de m'embêter ; j'peux pas travailler, moi ».

Malheur à celui qui l'écoute, car il n'aurait pas assez de sa journée pour compâtir aux peines de P... A l'entendre, ce sont « les autres » qui lui ont fait du mal...; lui, il est innocent. Et, pourtant, c'est lui qui mène la danse, ce qui fera dire à un éducateur désappointé: « Ni la morale, ni le « pied au cul » ne l'émeuvent, mais qu'un camarade s'évade, alors, on le voit jubiler férocement et c'est vraiment là qu'il se montre lui-même ».

Nous retrouvons une lettre ordurière écrite par lui ; on me dispensera de la transcrire ici. Il est mêlé, à plusieurs reprises, à des histoires de mœurs.

Les vols continuent: vols de chaussettes, de fruits... Deux mois environ après l'histoire du pain de six livres, je le vois longuement à propos d'un vol où il ne peut nier sa culpabilité. Je suis décidé à connaître le fond de son comportement et à tirer quelque chose de lui. L'entretien est difficile. Il affecte toujours sa timidité apparente. Il ne dit rien, reste imperméable: la forteresse est bien gardée. Parti sur le ton de la douceur et de l'amitié, je deviens plus dur et plus ferme dans mes propos et je suis ses réactions. J'en viens à lui dire qu'il ne reculera devant rien, que rien ne lui fait peur, et que le jour où il faudrait tuer, il n'hésiterait pas à le faire. Le coup a porté à peine; ses yeux se mouillent sans qu'une seule larme coule, mais il me regarde avec une expression qui semble vouloir dire: « Je sais bien que je suis comme çà, mais je n'y peux rien ». Il se maîtrise presque aussitôt, retombe dans le même mutisme et se renferme définitivement.

P... est resté 14 mois 15 jours au centre. Il est reparti tel qu'il était arrivé. Aucun progrès, aucun changement. Inaccessible à la crainte et à l'amour ; c'est là pour moi la définition même de la perversité. Aimant le mal, ayant délibérément opté pour lui, le recherchant, l'organisant avec une joie visible, jouant admirablement de son physique de bon et gros petit garçon au visage angélique. Je ne peux penser à lui sans me souvenir de ces possédés du démon — dont parle l'Ecriture — un être possédé par les forces du mal, envoûté par elles, incapable d'y échapper, mais en ayant peut-être conscience au fond de lui-même, comme le témoignèrent les larmes qui atteignirent tout juste le bord de ses paupières le jour où je le révélai à lui-même,

Les visites médicales n'ont fait que souligner le parfait état de santé de P... Le médecin-psychiatre définit de la façon suivante son état psychomoral :

« Troubles du caractère, de la conduite, perversion, brutal, gourmand, voleur, sournois, paresseux, menteur, donne mauvaise impression ».

Sa famille a été étonnée de ce que je leur ai dit sur lui. Je l'ai vu « fonctionner » avec elle. Il a l'art de bercer ses sœurs d'heureuses illusions sur son compte: « Un garçon si gentil! ». Les sœurs de l'orphelinat où il a séjourné trois ans ont été jouées de la même manière, et plus d'un témoignage m'ont permis de me rendre compte que son comportement était déjà le même à cette époque.

Depuis, P..., vingt-cinquième garçon entré au centre, 518 ont été admis, mais il reste un cas unique, extraordinaire, exceptionnel, devant lequel le médecin comme l'éducateur semblent impuissants. Le mal qui le possède dépasse les seules forces humaines. Que peut-on faire là où ne réussissent ni l'amour ni la crainte, ces deux fondements de toute éducation?